Document generated on 06/04/2025 3:13 p.m.

24 images

# Entretien avec Paul Tana
## « On n’a rien appris de l’histoire »

Marcel Jean

Number 138, September 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/21431ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Jean, M. (2008). Entretien avec Paul Tana : « On n’a rien appris de l’histoire ». *24 images*, (138), 29–30.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Entretien avec Paul Tana

# « On n'a rien appris de l'histoire »

propos recueillis par Marcel Jean

Photo : Lyne Charlebois

***Les membres de la rédaction de* 24 images *regrettent de ne plus voir de longs métrages de Paul Tana. Votre dernier film à avoir pris l'affiche,* La déroute, *est sorti il y a dix ans. Comment expliquer cette aussi longue absence ?***

Il y a plusieurs raisons. J'ai eu quelques projets qui n'ont pas abouti et j'ai été malade – des problèmes cardiaques –, ce qui m'a forcé à plus de modération en tout. Il y a aussi le fait que j'enseigne à l'UQAM, que je m'y consacre sérieusement depuis quelques années déjà.

C'est d'ailleurs à l'université, avec des étudiants, que j'ai produit « Paroles d'artistes », série de portraits de personnalités du théâtre québécois : Jean-Pierre Ronfard, André Brassard, Paul Buissonneau, etc. Aussi, l'année dernière, j'ai réalisé une petite chose intitulée ***Souviens-toi de nous***, au moyen d'archives de *Télé Domenica*, première émission en langue italienne produite à Montréal dans les années 1960. En visionnant ces archives, on a découvert qu'il y avait une chronique dans laquelle des villageois de Calabre disaient bonjour à leurs parents de Montréal, dans une sorte de forme primitive des « vidéolettres ». J'ai donc réalisé un petit film en utilisant cela, en plus de travailler à préparer le dépôt de l'ensemble de ces archives à la Cinémathèque. Il y aurait d'ailleurs sans doute d'autres films à tirer de ces archives qui constituent une mémoire importante de l'histoire des Italo-Québécois. Je suis très fier d'avoir contribué à ce que ces images soient maintenant préservées, d'autant plus que deux semaines après qu'on les eut ramassées dans le sous-sol où elles croupissaient depuis des années, un terrible orage a inondé l'endroit, de sorte que sans notre intervention tout aurait été perdu.

***Souviens-toi de nous*** a été projeté à la Cinémathèque, puis à l'Italian Film Festival de Toronto, j'en ai vendu quelques copies en DVD, puis c'est tout. C'est un film qui a été réalisé et financé « sous le radar », avec la collaboration de l'UQAM, de la Caisse populaire italienne, de la Fondation Saputo, du *Corriere Italiano*. Je dois en faire une sorte de lancement cet automne.

***Et maintenant ?***

Je vais tourner autre chose, encore en dehors des modes de financement traditionnels. C'est tout de même assez gros puisque ça durera six ou sept heures. Tony Nardi a écrit trois longues lettres dans lesquelles il aborde l'état de la culture canadienne, le rapport de cette culture avec l'immigration, le financement de la culture, son rapport avec les personnages qu'on lui demande de jouer et qu'il considère stéréotypés, etc. À Toronto, la lecture publique de ces lettres, qui a été faite en kamikaze, sans préparation, a intéressé plusieurs intellectuels qui lui ont consacré un certain nombre d'articles, notamment dans le *Globe and Mail*. L'avocat torontois Rocco Galati, qui est un ami de Tony, a accepté de financer le tournage de la lecture de ces lettres. Cela va donc se faire du 25 au 29 juin. C'est pour moi quelque chose de plutôt expérimental, puisqu'il s'agit de me concentrer sur la lecture de Tony, sur son travail d'interprète, sans jamais chercher à faire de l'illustration. Je me pose encore la question : Est-ce du théâtre filmé ? Est-ce un documentaire ? On verra…

C'est aussi encore une fois l'occasion d'approfondir ma relation avec des jeunes qui ont étudié à l'École des médias de l'UQAM et qui formeront l'équipe de tournage.

Photo : Lynie Charlebois

*La Sarrasine*

***Vous vous situez donc maintenant complètement en marge de l'« industrie du cinéma », c'est-à-dire de ses modes de financement, de production et même de diffusion.***

Ce n'est pas complètement par choix, mais je m'en accommode bien. L'échec financier de ***La déroute***, puis mes ennuis de santé, m'ont installé ailleurs. Il faut dire aussi que je me suis vraiment intéressé aux technologies actuelles, qui permettent de réaliser des choses avec un certain degré de sophistication sans que cela soit cher. J'ai ainsi pu constater qu'on pouvait plutôt facilement produire des films. Là où ça se complique, c'est du côté de la diffusion. Comment faire pour que ces choses soient vues ?

Je me réinstallerais volontiers dans le *mainstream*, mais je ne suis pas du tout certain que je jouerais avec le même intérêt dans la ligue dans laquelle j'évoluais avant, celle des longs métrages. Je ne sais pas… Je ne me sens pas victime du contexte actuel – dans lequel la quête avide du plus grand nombre de spectateurs est la donnée fondamentale –, mais comme observateur de ce contexte, je remarque que je ne peux accepter le conservatisme esthétique qui en découle.

Comme la plupart des cinéastes de ma génération, je suis le produit d'un environnement idéaliste, qui a peut-être même exacerbé des tendances narcissiques (le cinéma d'auteur avec un grand A), alors que le public était une donnée secondaire parce que ce qui était important, c'était la démarche du cinéaste. Avec raison, sans doute, on a contré les excès de cette pensée. Je ne condamne pas ce rééquilibrage. Le problème, c'est qu'aujourd'hui on a tendance à sacrifier des films en présumant qu'ils n'intéressent personne alors que ce qu'il faudrait, c'est un peu d'imagination du côté de la distribution et de la recherche de public.

***Aujourd'hui, seize ans après la sortie de* La Sarrasine*, quel est votre point de vue sur ce film ?***

J'en ai revu une partie il n'y a pas si longtemps alors qu'il était diffusé à la télévision. C'est un film qui a des défauts de dramaturgie, mais qui a par contre un véritable souffle, lié probablement à l'énergie qui nous habitait lorsqu'on l'a tourné.

Sur le plan de la dramaturgie, je pense qu'on aurait dû accentuer la focalisation, faire des choix qui nous auraient permis d'approfondir davantage. Parce qu'il y a dans le film tel qu'il a été réalisé une profusion de thèmes – l'immigration, le choc culturel, les relations entre les hommes et les femmes, le rapport au paysage, les rapports entre les femmes, le contexte socioculturel de Montréal au début du siècle, etc. – alors qu'on n'avait pas vraiment les moyens d'aller au fond de tout cela. ***La Sarrasine*** est un projet ambitieux, c'est un film épique. Or on l'a fait avec un budget modeste. Il aurait probablement été sage de l'épurer. En contrepartie, peut-être que le souffle du film, son lyrisme, vient justement de cette folle ambition.

***La description que vous faites des ambitions du film me rappelle* Gangs of New York.**

Bruno Ramirez, scénariste qui a trouvé le fait divers dont nous nous sommes inspirés, et moi voyions Montréal au début du XXe siècle comme un carrefour d'immigrants : Polonais, Chinois, Italiens, mais aussi Canadiens français qui débarquaient de leurs villages et qui étaient eux aussi déstabilisés. Alors il y avait cet affrontement, cette bataille entre les communautés. Dans le film, cela se traduit par la collision entre Giuseppe et Théo, qui se conclut par un meurtre et, de ce meurtre émergera la naissance d'une femme… Naissance à la vie, à elle-même…

Le film a aujourd'hui une actualité renouvelée, par rapport à celle qu'il avait il y a une quinzaine d'années. On a l'impression que les tensions ethnoculturelles sont aujourd'hui davantage au cœur des préoccupations de la société qu'à l'époque. Par conséquent, il est très intéressant de constater dans le film qu'en 1904, les membres de deux communautés de race blanche, qui partageaient la même religion, vivaient tout de même des tensions vives : ils avaient pourtant beaucoup à partager.

Ces questions sont effectivement intemporelles et universelles. Elles se cristallisent en fonction de certains facteurs, lorsque l'insécurité augmente pour une raison ou une autre, puis se dissolvent à d'autres moments. Cela ne se limite pas au Québec. On sait ce qui se passe en France par rapport aux Maghrébins et aux Africains, ou aux États-Unis par rapport aux Mexicains. Les Italiens, qui sont 60 millions, ont actuellement peur des travailleurs immigrés, qui comptent pour un million d'individus au maximum dans toute la péninsule. Ils ont la même attitude face à ceux-là que pouvaient avoir les Québécois face aux immigrants italiens du début du XXe siècle. Il est ironique que l'Italie, qui a donné tellement d'immigrants au monde entier, traite ses propres immigrants avec si peu de considération, c'est-à-dire aussi mal que les immigrés italiens ont été traités un peu partout. On n'a rien appris de l'histoire.

**La Sarrasine *n'est pourtant pas un film désespéré. À la fin, Ninetta est toujours là, liée au paysage, liée au territoire québécois.***

Ce qui est vital, dans ce film, c'est la transformation de ce personnage. Ninetta devient autonome. Elle se transforme. En quelque sorte elle s'adapte à sa nouvelle situation. C'est pour cela qu'elle peut continuer à vivre ici, parce qu'elle a su renaître à son nouvel environnement. Une société évolue, se développe, se transforme, cela parce que les individus qui la composent font de même. Lorsqu'une société se fige, elle meurt. Même chose pour les individus. C'est le cas de Joe Aiello, dans ***La déroute***.

***Il est le pendant négatif de Ninetta.***

Tout à fait. Il est devenu un entrepreneur à l'esprit nord-américain, mais il est demeuré prisonnier de ses valeurs notamment par rapport à sa fille. Cette incapacité à évoluer le conduit à sa perte, tant humainement que socialement. Ninetta, comme d'ailleurs Bonnie, la fille de Joe Aiello, incarne l'espoir, le mouvement vers l'avenir. 24